

et surmontant un gilet de nankin orné d'une chaîne de montre ou de forçat, mais où brillait, en dépit de la couleur et du gâchis du peintre, un certain rayon d'esprit et d'intelligence ; les vieux amis de la famille, dis-je, ne manquaient jamais de lui dire : " Tiens, c'est vous dans vingt ans. Préparez-vous à porter ce physique-là, ce front également ennemi de la chevelure et de la perruque, et gardant la place libre à des cheveux qui ne reviendront plus."

Paul Urbain avait eu, dans sa vie, un an d'ambition et quelques amourettes, qui lui avaient presque toutes laissé au cœur des traces qui revivaient de temps à autre, en se confondant dans un souvenir ému et vague.

Vers l'âge de vingt ans, il s'était cru du talent et il avait essayé d'écrire un livre ; mais comme il n'avait lu jusqu'alors que des auteurs à peu près faux et qu'il ne travaillait guère, il n'était parvenu à produire que des choses médiocres qui l'avaient dégoûté tout le premier. Voyant son impuissance de ce côté, il avait écrit des articles de journaux, dont plusieurs avaient été remarqués, et songé à une candidature politique qui n'avait point été accueillie. Ne se sentant point le talent qu'il aurait désiré avoir de suite et sans effort, il s'était fait avocat et n'avait point tardé à obtenir, dans une profession moins exigeante que la littérature, une position lucrative. Mais son esprit étant au dessus des causes qu'il plaidait, son métier l'enrichissait sans satisfaire entièrement son intelligence et sans occuper tout son temps.

Plusieurs des femmes qu'il avait aimées n'étaient point fort jolies ou excessivement spirituelles : il ne faisait point difficulté d'en convenir avec cette impartialité qu'on a facilement pour les idoles déçues. Il les avait aimées surtout avant de les connaître, dans le court intervalle où il n'avait fait que les entrevoir, et après avoir cessé de les voir. L'amour qui avait laissé le plus de traces dans son cœur était celui qui avait duré, en réalité, le moins longtemps. La femme qu'il avait aimée le plus était celle qui l'avait le plus aimé, non par un sentiment égoïste qui l'aurait rendu sensible seulement au sentiment qu'on lui portait, mais parce qu'à peu près dépourvu de passion lui-même, il était curieux et ému du spectacle de la passion chez les autres.

Le jour anniversaire de sa naissance, Paul s'était levé deux heures plus tard que d'habitude, afin de retarder le plus longtemps possible l'importunité de ce fatal souvenir. En déjeunant seul, il se mit à faire de profondes réflexions sur lui-même. Il envia successivement tous ceux qu'il connaissait : le talent de celui-ci, la position de celui-là, le caractère d'un troisième ; et, comme son